

FRANK BRUNO

KIFFAANNGISSUSEQ

Jusqu'au bout de mes rêves

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour.

« C'est toute la vie que je contemple, le soleil, les nuages,
la mer, le temps qui passe et reste là. C'est aussi, parfois,
cet autre monde devenu étranger, que j'ai quitté depuis
des siècles. Ce monde moderne artificiel où l'homme
a été transformé en machine à gagner de l'argent pour
assouvir de faux besoins, de fausses joies. »
Bernard Moitessier : La longue route, 1968

*À mes disparus, qui m'ont toujours guidé,
à mes « amis », qui ont toujours su que je reviendrais.
À ma solitude, qui m'a fait accepter l'absence,
mes silences, mes cauchemars.
À celle que j'attendais depuis toujours ;
guerrière-guérisseuse...*

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042515119

Dépôt légal : octobre 2025

Préface de Stéphane Allix, écrivain.

Pourquoi est-ce que tu pars, Frank ?

Elle venait de mourir. Nous étions au premier jour du printemps 1994 ; siècle dernier. Georgette, la tante de mon père. Émigrée en Angleterre très probablement à la suite d'un chagrin d'amour et devenue enseignante au lycée de Reading, cette femme au caractère affirmé avait beaucoup compté dans mes jeunes années. Son érudition me fascinait.

Sa petite maison était saturée de livres, les murs jaunis par des décennies de tabac brun, et de meubles fatigués. Il fallait la vider. Pris par le temps, je n'ai gardé d'elle qu'une poignée d'ouvrages. Parmi ces rares rescapés, la biographie de l'explorateur Richard Burton écrite par Fawn Brodie, et publiée deux ans plus tôt en français par les éditions Phébus. Un ouvrage épais, comme le fut l'existence de ce diable d'homme, explorateur magistral. La lecture de ce livre m'a fasciné. La vie de Sir Richard Burton fut en effet épique, dangereuse souvent, téméraire même parfois, mais aussi éclairée et assez folle en réalité.

Le livre commence sur des mots qui m'ont marqué, en même temps qu'ils m'ont laissé sur ma faim. Ils sont extraits d'une lettre que l'explorateur adressa à Lord Houghton en mai 1863 : « "Pourquoi ?" me suis-je demandé au moment de partir dans un tronc d'arbre évidé. Nous étions à quelque quinze cents kilomètres en amont de l'estuaire du fleuve, et les perspectives de retour étaient bien minces. "Pourquoi ? Mais bougre d'idiot ! C'est le démon de l'aventure." Voilà la seule réponse qui m'est venue.¹ »

¹ Fawn Brodie, *Un diable d'homme, Sir Richard Burton ou le démon de l'aventure*, Phébus, 1992, p.25

Le démon de l'aventure. Voici, sous la plume de Burton, ce qui justifierait son désir irrépressible de partir à l'aventure, jusqu'à mettre sa vie en danger. La vie d'exploration est une existence où la mort est présente. Vous allez le voir dans les pages qui suivent. C'est même une possibilité tout à fait sérieuse qu'il serait irrationnel de minimiser. Alors, pourquoi partir ? Pourquoi certains hommes, et certaines femmes, parfaitement sains d'esprit en apparence, doivent-ils partir à l'aventure ? Parce qu'un démon de l'aventure les y inspire ? Tiens, il est parfois question d'autres dimensions dans ce livre que vous tenez entre les mains. D'autres dimensions qui inspirent, préviennent, menacent, sauvent... Est-ce cela ?

Les immenses zones blanches qui recouvraient les cartes à l'époque de Burton justifiaient les explorations qu'il entreprenait ; bien que ce soit, dans les faits, partiellement faux. Je sais aujourd'hui que le désir de partir relève de dimension peut-être plus profonde et secrète de notre être.

Pourquoi Burton part-il, encore et encore ? Officiellement pour trouver les sources du Nil, pour être le premier étranger à pénétrer dans la ville Sainte de La Mecque, déguisé en pèlerin perse, etc. Ce sont là de bonnes raisons, dûment validées par la Royal Geographical Society, mais il ne s'agit réellement que de prétextes ; du jeu vaniteux et savant des hommes. Dans l'intimité du cœur de Richard Burton je suis certain qu'il ait d'autres raisons. La cause première, l'impulsion fondamentale, nous échappe définitivement, Burton étant enterré depuis plus d'un siècle. De plus, si jamais il s'était confié sur ce sujet, ses écrits ont été détruits par sa veuve, qui a jugé inconvenants la plupart d'entre eux, peut-être parce qu'elle était trop puritaine pour apprécier l'originalité de son mari. Tout cela est perdu à jamais.

Cette question m'obsède. Celle de la réelle source des élans humains.

Pourquoi fait-on ce que l'on fait ? Où naissent les actions des hommes ? Les pires, et l'histoire de l'humanité en est remplie ; et les meilleurs, et là aussi, il y en a beaucoup, comme l'écrit si magnifiquement la romancière George Eliot : « Car la croissance du bien dans le monde dépend en partie d'actes

qui n'ont rien d'historique ; et si les choses vont moins mal qu'elles ne le pourraient pour vous et moi, on le doit un peu au nombre d'êtres qui mènent fidèlement une vie cachée avant de reposer en des tombes délaissées.² »

Pourquoi est-on un homme bien ? Pourquoi est-on un homme d'ombre ? Pourquoi passe-t-on toute une vie de bonheur sans jamais partir à plus de 50 kilomètres de là où l'on a vu le jour ? Pourquoi à l'inverse, ne tient-on pas en place, et parcourt-on le monde sans relâche dès qu'on a l'âge de le faire ? Pourquoi part-on vers l'inconnu ? Les psychologues ont identifié que ce comportement est constitutif de la nature humaine en observant des bébés livrés à eux-mêmes dans une pièce dont la porte a été intentionnellement aissée ouverte. Les bébés ignorent ce qui se trouve derrière. Tous la franchissent. Mais pourquoi ? Et pourquoi, en grandissant, ne sommes-nous plus ces bébés explorateurs ? Pourquoi certains le restent-ils ? Au-delà, pourquoi éprouve-t-on le besoin incongru de frôler la mort si c'est le prix à payer pour avoir une vie d'aventure, là où d'autres savourent la quiétude d'un foyer heureux ? Oui, où naissent tous nos élans irrépressibles ?

Ces questions m'obsèdent. Celle de la source des élans humains, mais surtout celle de la source de mon envie permanente de « foutre le camp ». Car je suis encore un bébé à certains égards. Moins audacieux que le bébé Frank, mais toujours un bébé. Je suis en effet habité par cette dangereuse tentation du départ depuis l'adolescence, et si j'y ai répondu de nombreuses fois, je ne suis pas encore parvenu à trouver définitivement ce qui motivait mes élans. Et puis, avec le temps, je dois aussi avouer qu'ils se sont un peu calmés. Aussi j'aime découvrir comment d'autres fuyards tentent d'écrire sur ce sujet. Dans toute la littérature qui a pu tomber devant mes yeux, rarement, très rarement ai-je décelé des bribes de réponses. Il y en a chez Nicolas Bouvier. Chez Gavin Young aussi, ou chez Chatwin. Chez Tolstoï mais bon, lui, c'est un génie. Plus récent, Doug Peacock m'a ému, en même temps qu'il me donnait la déraisonnable envie de rejoindre un coin perdu des Rocheuses.

2 George Eliot, *Middlemarch*, Gallimard Folio Classique, 2005, p.1091

Peacok s'entendrait très bien avec Frank Bruno. Deux grizzlis au cœur blessé.

Et voilà Frank Bruno qui depuis le cercle arctique m'envoie ce manuscrit.

J'entre dans le texte, comme vous allez le faire dans quelques minutes, et soudain, quelque chose de profondément enfoui en moi se met à résonner. À travers les mots de Frank, un début d'explication à cet élan, ce « désir de partir », se dessine, et soudain, je ne suis plus assis derrière mon bureau au 10^e étage d'un immeuble posé au sud d'une métropole pleine de gens tristes et un peu trop énervés, je suis au milieu du silence, dans l'ouest du Groenland. Et je comprends. Frank se livre avec une telle sincérité, au fil d'un récit magnifique, que ses mots résonnent avec de vieux rêves pas encore tout à fait morts en moi. Vous allez voir, il y en a aussi en vous.

Pourquoi partir à l'aventure ? Pourquoi partir seul, non pas sur une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mais sur un kayak chargé comme une mule afghane, et naviguant sur une eau gelée et parsemée de milliers de bouts de glace coupants ? Pourquoi ? Pourquoi, Frank, pars-tu toujours et encore ? Pourquoi sembles-tu avoir besoin de souffrir, de jouer à l'équilibriste en permanence, défiant la mort ? Pourquoi d'ailleurs laisses-tu croire que tu souhaites la mort, o tontu ! (Merci, j'adore ce mot corse que j'ai découvert dans tes pages et dont je laisse le lecteur découvrir le sens...)

Pourquoi vas-tu si loin, aventurier ? Pour ne plus croiser tes semblables ? Pour être heureux de la beauté qui éclate devant tes yeux, tes yeux qui piquent ? Cette beauté, tu la décris si bien. Tu apportes aussi de très belles réponses à ces questions au fil de tes pages. Tu les crois maladroites, elles sont belles et vraies. Tu as des phrases magnifiques et inspirantes. On sent qu'elles sont nées dans l'effort et le dépassement dont peu d'hommes sont capables.

Tes paroles, tout comme ton existence, sont une leçon, Frank, une source d'inspiration constante, car tout ce que tu dégages respire l'authenticité. Une authenticité comme une boussole dans un monde presque aveugle, en tout cas somnambule, car entré dans l'âge des forces sombres, le Kali Yuga

des Védas hindous. Un temps où le mensonge est pris pour la vérité, et la vérité pour le mensonge. Tes mots font du bien. Tes mots recadrent. Remettent les choses à l'endroit.

Tu écris que tu voyages pour changer de monde. Sais-tu combien nous sommes à vouloir faire cela ? Et si peu à le réaliser. Ton livre, ces pages nous donnent à rêver, car nous sommes avec toi, nous sommes libres, totalement, comme tu l'es. Pour nous, cela dure le temps de la lecture, ce temps que nous passons avec toi, sur ce kayak, vent de face, courant contraire, ramant comme un dément parce qu'il n'y a pas d'autres options. On est avec toi dans la profondeur presque surnaturelle du silence arctique.

Tu écris « ne jamais refuser la lutte », ça se sent. Tu es un homme qui ne renonce pas. Comment comprendre la force de cette phrase : ça aussi, ça me sidère, comment ne pas renoncer quand tout vous y invite, les éléments, les circonstances, la vie ? Ils sont rares, très rares, celles et ceux pour qui baisser les bras n'est pas une option. Tu en fais partie. Où as-tu trouvé la force de cette détermination ? Sur le pont d'un porte-avions de malheur ? Moi, je crois que c'est ailleurs, bien avant Frank, dans la force de ton âme. Cette âme éternelle que tu pars inlassablement faire vibrer avec celles du monde pour te rappeler qu'elle est là, en toi. Ton âme que tu camoufles si mal sous ton armure de chair et d'os. Tu vois bien, il t'en manque même un bout de cette armure. Ton âme qui transpire par toutes les failles de ton corps entaillé. Tu n'es pas qu'un guerrier indestructible Frank, tu es aussi ce petit oiseau à l'image de celui qui se pose près de toi et t'aide à retrouver tes affaires ; étourdi que tu es.

Pour ceux qui sont comme moi et qui aspirent à des aventures qui évoquent l'abandon dans les bras du monde, le respect de sa diversité et de sa beauté brutale, mais qui ne peuvent vivre la folie nécessaire pour partir aussi loin que toi, Frank, tu offres de partager tes années incroyables à Oqaatsut et tes pérégrinations nourrissantes et stimulantes sur la côte ouest de Kalaallit Nunaat.

Tu nous invites à nous installer sur ton épaule alors que ton kayak fend la surface lisse de l'océan Arctique. Une baleine

*et son petit émergent à la proue, tandis que le ciel immense
peine à se refléter dans tes yeux, tant ils sont grands et remplis
de liberté. Les yeux de ton âme. Homme bon que tu es.*

Tout commence où tout vous semble fini

Partir au bout du monde, à la recherche de l'émerveillement, une quête, une conquête, une fuite, une excuse. La seule certitude se cache dans cet instant présent, qui provoque le futur souvenir, mais surtout cette opportunité immédiate qui remplit le cœur, l'âme, en se moquant du reste. Pointer au bout de l'horizon ce moment magique que tu n'attends pas là, mais qui t'explosera à la face. Mes départs sont des feux d'artifice de vie, le regret n'a pas sa place dans mes sacs étanches, il essaie par intermittence de s'y cacher, mais le pauvre, il est toujours trop court et loupe l'embarquement. Ma jambe perdue est devenue une force, même si, par moments, elle me souffle une aubade de douleur perverse, peu importe, l'existence est trop courte pour se plaindre. Le 9 juin 1983, un porte-avions embarquait une « soi-disant » mission de paix, et ma vie basculait. Plutôt que « d'enfer », une punition, l'alchimie de la vie et quelques rencontres improbables m'offraient une existence extraordinaire. La vie c'est souffrir, survivre c'est donné un sens à cette souffrance. Il y a quelques années, j'ai fait la traversée du Groenland d'ouest en est, en ski et en tirant un traîneau de plus de 100 kilos. Ce fut une expérience incroyable, mais je n'ai vu que de la glace à perte de vue. Une marche forcée où supplice et délivrance se côtoyaient, bien qu'aux pays des *qivitoqs* (esprits des glaces), mon envie de vivre était plus forte que tout. *Kalaallit Nunaat* (terre des Groenlandais) est quatre fois et demie grande comme la France est seulement peuplée de cinquante-sept mille habitants qu'il ne faut pas vexer en les appelant, eskimo ou Inuit, ils sont *Kalaaleq* et c'est tout. Jamais une seule fois je n'aurais pu imaginer y posséder une maison et vivre leur quotidien, mais il m'en a fallu avant des histoires pour en arriver